

Sommaire



60^e Assemblée générale de l'Arci à Neuchâtel.



Souvenirs d'apprentissage.

Le billet du président	1
Le sigle de l'Arci a vingt ans	2
Souvenirs d'apprentissage	8
Qu'est-ce à dire?	12
La dictée	15
Rendez-vous en 2006	16
60 ^e Assemblée générale de l'Arci ...	17
Les membres de A à Z	18
Rapport de la trésorière	29
Rapport des vérificateurs des comptes	32
L'inconnu d'Assise	33
Les mots voyagent	37
Solécismes, barbarismes et impropriétés de langage	39
Répertoire internet	41
Les perles des assurances	43
Revue de presse... ..	45
Mots croisés	47
Solution des mots croisés	48

Le billet du président

Un fait divers m'est venu à l'esprit alors que je devais pondre mon billet du président que Martine me redemandait pour la 122^e ou 123^e fois.

Dans le courrier du lecteur du *Matin* du 17 février, un lecteur se plaignait du manque de sérieux des correcteurs annonces d'Edipresse. En effet, une annonce comportait de multiples fautes d'orthographe. Ce lecteur se demandait où étaient les correcteurs dans la grande maison dont je suis un fidèle employé...

C'est alors que je me dis: les lecteurs d'un journal croient toujours que c'est la faute du correcteur s'il subsiste des erreurs. L'annonce incriminée, rentabilité oblige, a été fournie par le client en matériel plein et, selon le souhait du patron, nous ne pouvons intervenir dans ces annonces de même que sur celles que l'on appelle des «immat». Les erreurs sont répercutées dans le journal au grand dam des correcteurs, mais aussi des lecteurs qui soutiennent que le correcteur n'est pas à la hauteur de sa tâche et s'en fout. Ce qui, bien sûr, n'est pas le cas. Au bout du compte, pour la majorité des gens, le correcteur est un incapable et le discrédit est jeté sur notre profession.

A part ça nos amis neuchâtelois avancent à pas de géant dans la préparation de notre assemblée générale du 12 juin en ville de Neuchâtel. J'espère que le plus grand nombre de membres actifs et

sympathisants, de même que leurs accompagnants, seront présents pour l'assemblée du 60^e.

Les 20, 21, 22 et 23 mai aura lieu notre déplacement à Bruxelles pour le 60^e anniversaire de l'Arci et là aussi je souhaite que le maximum de membres soient présents dans le pays des frites. Je remercie déjà les organisateurs de ce voyage, à savoir notre ancien président Roger Chatelain, ainsi que notre membre d'honneur François Portner.

Enfin, on en parle dans le présent TU, le Salon du livre et du multimédia accueillera à Palexpo à Genève la demi-finale du Championnat suisse d'orthographe, manifestation chère à MM. Klotz, Rothen et Mayoraz, avec lesquels nous avons eu beaucoup de plaisir à collaborer lors de la finale de l'an dernier à Chamoson. Je fais un appel, surtout aux membres genevois de l'Arci (dont je fais partie) pour qu'ils se libèrent le samedi 1^{er} mai prochain et viennent en nombre pour apporter de l'aide aux organisateurs. D'avance merci!

A toutes et à tous bonne lecture de ce TU tout en vous rappelant que ces colonnes vous sont ouvertes et qu'en tout temps vous pouvez écrire à Martine, à la rédaction.

*Votre président
Michel Jaccoud*



Le sigle de l'Arci a vingt ans

Entre 1983 et 1984, le Comité d'organisation du 40^e anniversaire de l'Arci avait été constitué ainsi: président: Bernard Sauser; vice-président: Edmond Groux; secrétaire: François Portner; caissier: Charles Umiglia; membre: Georges Lambert. La fête qui devait s'ensuivre, le 5 mai 1984, à Pully, avait été belle. Elle s'était déroulée dans les parages d'où avait vécu Ramuz.

La démarche des pionniers

Avant cet événement, Bernard Sauser, qui venait de quitter la direction de l'Ecole romande des arts graphiques (Erag), à Lausanne, pour aller en retraite, et Edmond Groux (fidèle parmi les fidèles de l'Arci) avaient pris contact avec moi. Le rendez-vous avait eu lieu à l'Erag. La démarche de ces deux pionniers (le premier était le président fondateur, en 1944, et c'est le second qui lui avait succédé, en 1952, et avait dirigé l'Arci jusqu'en 1958) se résumait à ceci: «Notre association stagne. L'effectif (98 membres) vieillit. Il faut un nouveau souffle! Louis Andrey, en place depuis 1972, est disposé à céder la présidence à une force plus jeune. Nous avons pensé à toi.»

Avant de prendre une décision, j'avais demandé à pouvoir réfléchir... L'enseignement et ma fonction de doyen à l'Erag – auxquels il faut ajouter moult travaux

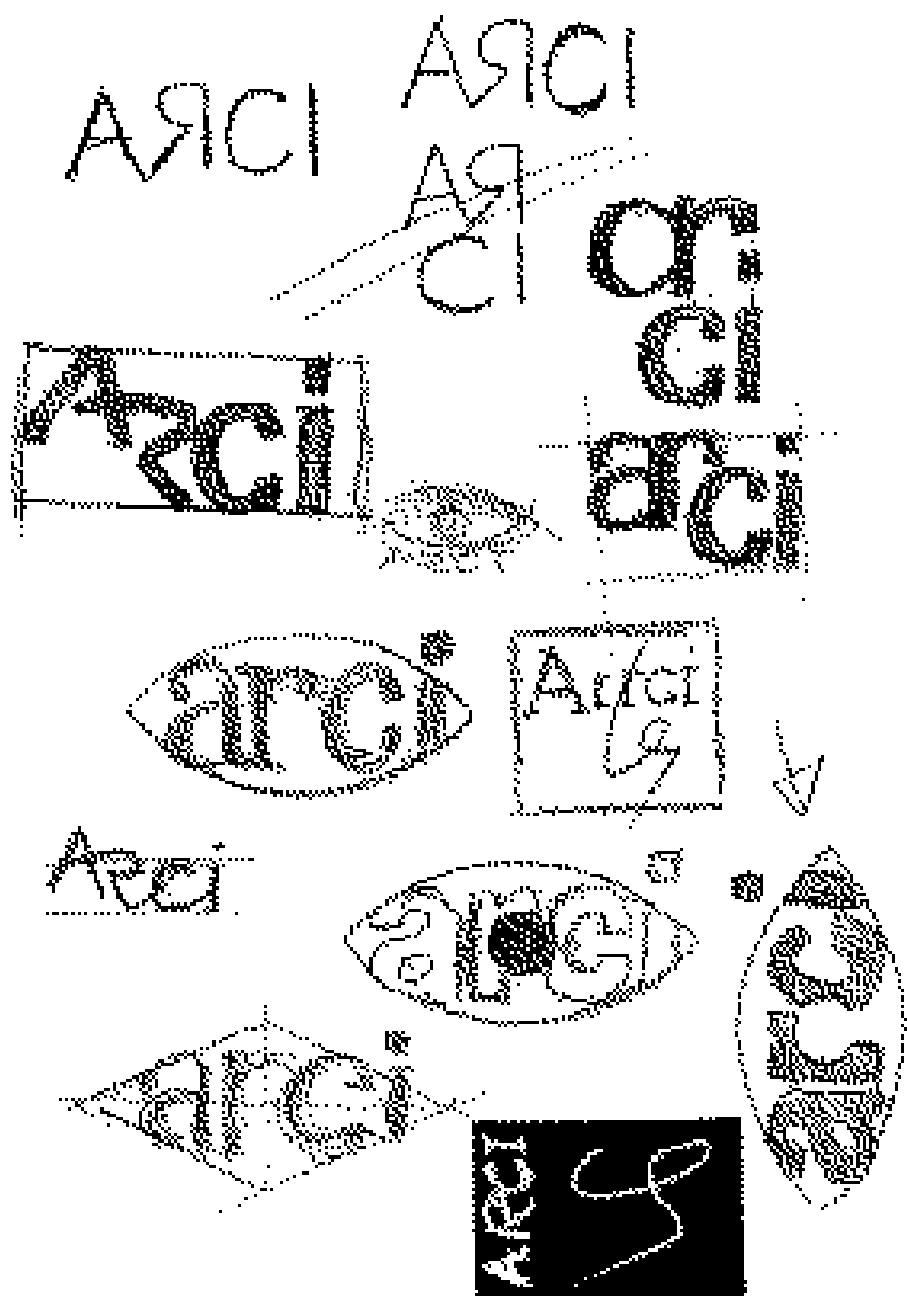
rédaCTIONNELS – me laissaient peu de loisirs. Toutefois, sur-le-champ, j'avais proposé une mesure urgente: «Il faut donner à notre groupement professionnel une identité visuelle. Il faut profiler l'Arci et pour cela concevoir un sigle au graphisme évocateur.» Mes deux interlocuteurs avaient acquiescé, me disant que je pouvais aller de l'avant et leur faire part de mes idées. On se donna un délai de quinze jours.

L'œil du correcteur

Ce laps de temps passé, mon projet de sigle était prêt. Et illico accepté par les instances concernées. En classant des documents, je viens de retrouver mes premières esquisses... Elles étaient enserrées dans des papiers jaunis. Je ne les avais pas montrées, ayant finalement (et souverainement) opté pour l'œil du correcteur (et de la correctrice!). A noter que le point en débordement (en réalité un carré) était en relation avec celui inscrit dans le titre du *Guide* d'alors (quatrième édition, 1982). Notre image graphique fut bien accueillie.

Dans la foulée, j'avais accepté d'assumer la présidence.

C'est ainsi que j'ai pu œuvrer, dix années durant, avec des collègues, amis et amies dévoués. Je ne cache pas que, au début, la tâche fut ardue. L'ancien comité ne m'avait transmis aucune archive,



Esquisses pour le sigle de l'Arci, élaborées au début de 1984 par Roger Chatelain, retrouvées parmi des papiers jaunis.

aucun papier de correspondance, rien. Il fallait tout reconstruire et surtout former une nouvelle équipe. Cela s'est bien déroulé et une réelle solidarité professionnelle nous a permis de doubler le nombre de membres (atteignant même l'effectif de deux cents); de hisser le *Trait d'Union* à un niveau professionnel; de constituer un important groupe de « membres amis », abonnés au *Trait d'Union*.

Tout cela n'aurait pas été possible sans l'aide, je cite de mémoire, de Gilbert Rey, puis de Germaine Vaucher, à la trésorerie; de Lise Baillod, au secrétariat; pour ce qui concerne le *Trait d'Union*: Francis Cattin (qui a fait passer notre organe de feuilles ronéotypées à l'élégante brochure que l'on connaît); Daniel Masnari (mise en pages); André Berdoz, puis René Belakovsky (rédaction); Philippe Borgeaud (fichier, expédition).

Un livre et une apothéose

Pour l'ouvrage du cinquantième anniversaire, intitulé *En français... dans le texte* (et qui fut une réussite sur tous les plans, laissant d'ailleurs un joli bénéfice financier): Oscar Hiestand, qui assura la coordination rédactionnelle; Georges Bochud (conception et mise en pages); Chantal Demierre et Daniel Masnari pour la saisie; Bernard Porchet et Daniel Pidoux pour la correction. Une vingtaine de colla-

borateurs enrichirent de leurs contributions les 196 pages du volume, parsemé d'illustrations. Un ouvrage de collection!

L'apothéose, c'est-à-dire l'Assemblée générale du cinquantenaire, suivie d'un banquet, se déroula à Chexbres. L'ancien ministre français Philippe Dechartre – qui fut un compagnon du président de Gaulle –, le conseiller d'Etat socialiste Pierre Duvoisin, le président du syndicat Christian Tirefort prirent la parole. Edmond Groux apporta le message des anciens et je fis l'historique de notre groupement, tout cela sous la houlette avisée de François Portner. Une journée mémorable, qui fut suivie d'un voyage à Paris (assorti d'une fabuleuse réception au journal *Le Monde*) qui ne le fut pas moins.

Quant au sigle de l'Arci, je ne pensais pas qu'il connaîtrait une telle longévité, ni surtout que son allure graphique demeurerait « valable » vingt ans après.

Hommage aux mainteneurs

Aujourd'hui, notre association compte quelque 187 membres. Une stabilisation qui s'explique par l'évolution technologique dans les imprimeries (honneur aux entreprises qui emploient encore des correcteurs!). Aussi convient-il de rendre hommage à celles et ceux qui ont su maintenir le cap. En dépit d'une conjoncture professionnelle qui ne leur était pas

Association nationale des correcteurs d'imprimerie



Fondée en 1944

40^e anniversaire célébré le 3 mai 1984,
à Paris,
à l'occasion de la XI^e assemblée générale



Première utilisation du sigle dans le livret d'anniversaire de l'Arci, en 1984.

favorable, les collègues qui ont été aux commandes ont acquis notre reconnaissance. Ils ont nom Michel Pitton, ancien président, Joseph Christe (le Jurassien aussi dévoué que compétent), Jean-Claude Siegrist, Germaine Vaucher, entre autres, les deux premiers étant toujours actifs dans le comité, où œuvrent, bien entendu, Michel Jaccoud, Daniel Brochellaz, Marie Chevalley, Martine Gutmann... Ils méritent notre soutien. Même s'il n'est pas possible d'ignorer que « la langue anglaise

progressive à la mesure de la mondialisation dont elle est l'idiome » (Guy Sorman), la défense et l'illustration de la langue française nous importent.

Les conditions sont réunies, me semble-t-il, pour fêter joyeusement les soixante années d'existence de l'Association romande des correcteurs et correctrices d'imprimerie (c'est-à-dire des Pères et – féminisation oblige ! – Mères Virgule).

Roger Chatelain

Souvenirs d'apprentissage

Le beau métier que voilà!

Je fus bien étonné de ne pas toucher mon augmentation de salaire quand j'entrai dans ma deuxième année d'apprentissage. Mon contrat, lui, était formel:

Salaire hebdomadaire:

I^{re} année: Fr. 6.—, II^e: Fr. 12.—,
III^e: Fr. 18.—, IV^e: Fr. 24.—.

Je m'étais fait un tel plaisir d'apporter quelque argent de plus à la maison que ma timidité fut vaincue. Je réclamai sur-le-champ.

— Hein? En deuxième année... déjà! fit mon patron gêné.

— Oui, monsieur.

— Tiens, voilà la différence. Mais, dorénavant, il faudra travailler davantage.

Son visage était écarlate. Ce rappel n'avait pas été de son goût. Connaisait-il justement, à cette époque, des embarras financiers? Je ne sais. Mais les années suivantes je pris l'habitude de lui signaler, par une allusion, le prochain changement qui devait s'opérer dans sa bourse! La vérité m'oblige à dire que, lorsque les affaires marchèrent bien, mon patron sut m'encourager en arrondissant quelque peu la somme qui m'était due. Ces gestes étaient jolis. Malheureusement, l'argent gagné durant l'apprentissage ne remplace pas les connaissances, j'en fis l'expérience quand je dus voler de mes propres ailes.

Après les inévitables flottements du début, notre petite imprimerie connut la



Un atelier de composition.

prospérité. Les prix, faut-il le dire, attiraient les chaland. Mon maître n'avait pas signé le Contrat collectif et j'ignorais tout des dangers que cela représentait pour mon avenir. J'avais un contrat en bonne et due forme: que fallait-il de plus pour ma tranquillité et pour celle de mes parents?

Maintenant un conducteur venait, par intermittence et selon les besoins, tirer nos travaux. Il travaillait là pour un salaire qui ferait rougir le plus modeste des manœuvres. Evidemment, il n'était pas membre de la FST. Trapu, les mains derrière le dos, il promenait en ces lieux une tête qui me fait penser aujourd'hui à celle de Verlaine, la barbe en moins. Comme le poète maudit, cet homme aimait la bouteille. Son nez, large et enluminé, trônait, fraise épanouie, sur une abondante moustache poivre et sel. Ce disciple de Bacchus, nous l'appelions par son prénom: Constant.

Tous les lundis nous imprimions le programme des concerts donnés dans un restaurant renommé pour sa belle musique. Or, le lundi était un jour néfaste pour Constant. Les vapeurs de l'alcool assombrissaient son regard; il titubait parfois. Ce jour-là, il arriva, dans l'après-midi, juste à temps pour nouer son tablier noir et venir chercher la forme qui attendait, serrée, à la composition. Il y avait quatre marches à gravir pour arriver jusqu'à nous;

le marbre était à main gauche, au-dessus de l'escalier.

Constant vint, nous salua d'une courbette comme en font les clowns sur la piste du cirque, puis il empoigna sa forme d'un coup si sec que l'attention de mon patron en fut éveillée. Heureusement. Constant lâcha le châssis et s'en vint choir avec fracas au bas de l'escalier. Mon maître avait eu le temps d'attraper la forme, pas bien lourde heureusement, puisqu'elle ne contenait que quatre pages octavo!

Il y eut un moment de silence, bientôt brisé par ce dialogue:

– Qu'y a-t-il, Constant, vous êtes rond?

L'interpellé se releva, puis, la langue pâteuse:

– Je l'ai dit, à ma femme, que ces maudits souliers me joueraient un mauvais tour... ils sont trop grands... En arrivant à la maison, je les f... au feu!

Les scènes de ce genre étaient fréquentes et j'aurai l'occasion d'en conter d'autres au cours de ce récit. Constant, par exemple, avait la désagréable habitude de manger force oignons et aulx. Parfois l'air était irrespirable dans son local.

– On va être asphyxiés, me dit mon patron, va me chercher du papier d'Arménie.

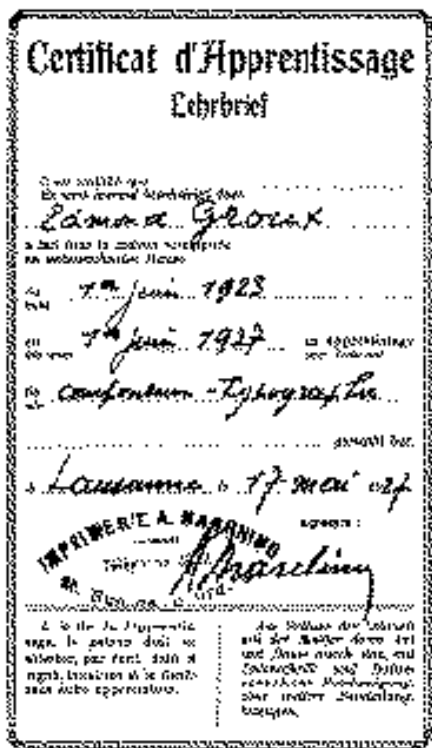
Cet antidote se révéla trop faible! Je fus alors quérir des clous fumants. Une odeur

d'encens empestait tout l'atelier. Le remède était pire que le mal. Et l'on voyait le pauvre ère, toussant et crachotant, disparaître peu à peu dans une vapeur bleue. Il n'en margeait pas moins, tout en mâchant, stoïque, son énorme chique.

À la composition, nous étions débordés parfois. Je me rappelle qu'il y avait beaucoup de chômage, en ce temps-là, chez les typos. Un syndiqué, ami de mon patron, venait en cachette nous donner de temps à autre un coup de main. Je ne savais pas alors pourquoi ce confrère mettait tant de précautions à dissimuler sa présence en ces lieux. Mais ce sont là de tristes souvenirs auxquels je préfère ne pas m'arrêter.

* * *

La beauté ne fait rien pour venir jusqu'à nous. Le goût des belles choses demande à être formé et développé chez l'apprenti. Je n'ai conservé aucun des travaux que j'eus l'occasion d'exécuter durant mon apprentissage. Pourtant ma fidèle mémoire me permet d'en revoir quelques-uns. Nous ne possédions qu'un seul caractère dont la série fût complète: la française légère, avec ses vignettes Auriol. Prisonnier de ces étroites limites, je souffrais de mon infériorité quand je voyais mes camarades des cours professionnels présenter leurs travaux. Ces futurs confrères me faisaient envie. Au lieu de confier à mon professeur mes difficultés, je préférais, pour cacher mon ignorance, adopter une attitude déta-



Le certificat d'apprentissage.

chée et suivre la bande de perturbateurs qui troublait l'ordre de nos séances.

Ah! ces cours professionnels. Ils se donnaient le mardi et le vendredi soir au Collège de la Barre. Je reconnais aujourd'hui que nous agissions envers nos professeurs comme de véritables monstres. Une certaine coterie, dont j'étais, je l'avoue à ma honte, ne savait qu'inventer pour

compliquer la tâche de ceux qui se donnaient une peine inouïe pour nous faire profiter de leur expérience. Un de ces professeurs, en particulier, eut à souffrir de nos agissements. De petite taille, les cheveux hérissés au-dessus d'un large front, il se haussait sur la pointe des pieds pour essayer de dominer, par la parole et par le geste, la tempête qui bouleversait ses leçons. Nous étions une vingtaine d'élèves. Parfois, notre professeur nous réunissait en demi-cercle autour de lui, cela pour nous faire une théorie sur un sujet intéressant la typographie. Nous ne trouvions rien de mieux que d'organiser une bousculade générale et il est arrivé à notre souffre-douleur de tomber sur le podium placé derrière lui.

– Elève X., disait alors notre professeur, pas de perturbation, je vous prie.

Ai-je besoin d'ajouter que cet homme, dévoué et digne jusqu'au bout, fut bien vite dégoûté de l'enseignement typographique ? Tout le mal venait en somme de ce qu'il manquait d'autorité. Celui qui veut se faire craindre et respecter doit savoir imposer silence à son cœur.

D'un tout autre genre était ce lithographe qui nous donnait, une fois par semaine, dans l'après-midi, des cours de dessin. A la deuxième leçon, déjà, je fus expulsé, avec quelques-uns de mes camarades, de cette classe où régnait un ordre parfait. Il nous fut interdit de remettre les

pieds dans le domaine de ce pion intran-sigeant.

Ce qui ne m'empêcha pas, du reste, de dire à mon patron, chaque jeudi :

– Je dois aller à mon cours de dessin aujourd'hui !

Il fulminait contre les cours en général et le dessin en particulier :

– Du dessin ! Ils sont complètement fous, ma parole ! Tu verras, plus tard, à quoi ça sert le dessin pour un typo... De la foutaise ! que je te dis.

J'approuvais d'un signe de tête et m'en allais jouer au football.

Que d'heures gaspillées en ces quatre années d'apprentissage ! Certes, j'étais une nature instable. Mais, cependant, j'ai toujours admiré les choses bien faites. Je dessinais parfois, le soir, à la maison. Je mettais alors tout mon savoir dans ces projets. Malheureusement je travaillais dans le vide.

J'aurais pu marier les caractères d'une façon ridicule et disposer les textes contrairement à toutes les lois d'une bonne typographie, aucune retouche, à part quelquefois pour les blancs, ne corrigeait mes torts. D'autre part, ma timidité paralysait mes meilleures intentions. La peur du ridicule est une paire de ciseaux bien aiguisés qui s'y entendent à nous couper les ailes !

Typographe ! le beau métier que voilà !
Oui, beau, mais combien ardu !

Edmond Groux
(à suivre)

Rendez-vous en 2006

Même si le nombre d'inscriptions était «limite», là n'est pas le problème. Comme le prépresse, la correction est progressivement sortie des imprimeries. Il y a bien sûr les journaux et magazines mais, vu la concentration de la presse, les débouchés sont de plus en plus restreints. Les besoins existent mais ils sont ailleurs: pour des bureaux de graphistes ou des maisons d'édition, dans les administrations cantonales ou internationales, auprès d'organisations non gouvernementales ou internationales, pour ne citer que quelques exemples.

L'étude des inscriptions a montré qu'il existe un intérêt certain. Deux candidates étaient engagées dans une pratique régulière, l'une en tant que mémorialiste dans une administration cantonale et l'autre dans un journal. Ces correctrices auraient voulu pouvoir valider leur expérience. D'autres candidats, s'ils voulaient améliorer la présentation de rapports internes, n'envisageaient pas vraiment la correction comme un métier principal.

Le règlement du cours est devenu obsolète. Il est illusoire d'exiger trois ans de pratique de ceux qui ne viennent pas de l'imprimerie et n'ont pas suivi de cours OPF sans être certain qu'il y a un correcteur typographe pour former le stagiaire. Il faudrait assouplir mais changer un règlement, fédéral surtout, prend trop de temps.

Le vrai défi est le suivant: même si elle a été remaniée progressivement, les enseignants du cours ont constaté que la théorie professionnelle pose de plus en plus de problèmes à des candidats non typographes. Ils ont le plus souvent un bagage déjà important sur le plan linguistique, mais la correction ne se limite pas à cela. Pour qu'elle reste un métier, on peut et doit exiger un minimum de connaissances typographiques.

Pourquoi ne pas organiser, en automne 2005, un petit cours pour non-typographes sur les bases élémentaires de la théorie professionnelle, en s'appuyant par exemple sur *La typo du journaliste*, de Roger Chatelain? Ce serait une préparation à l'examen d'aptitudes, qui comprendrait alors une position «bases typo».

Nous avons deux ans pour réfléchir et... agir. Dans deux ans, un nouveau cours peut et doit avoir lieu. Au risque de paraître iconoclaste, j'ose imaginer que, à moyen terme, le métier s'élargira et que nous devons chercher un autre sigle, sans le mot «imprimerie». Tout ce qui peut lutter contre le productivisme à n'importe quel prix et le laisser-aller est à défendre. Notre métier n'est pas un anachronisme, mais une nécessité, afin d'éviter que les gens ne s'habituent à voir des horreurs sans réagir.

Marie Chevalley